

Julien Gracq
Familiarité du livre
© éditions Corti

Le comportement privé du lecteur, assis en tête-à-tête en face de son livre dans la solitude, peut être considéré comme intermédiaire entre celui du spectateur de théâtre – halé seconde après seconde dans le sillage de l'action sans rupture de tension aucune, jusqu'au dénouement – et celui de l'amateur de peinture, vivant, conversant, déjeunant, rêvassant entre ses tableaux pendus au mur, et entretenant avec eux, en somme, le même genre de commerce qu'avec un mobilier choisi, différent des tableaux surtout en ceci que, ce mobilier choisi, on ne l'interroge jamais comme on interroge un tableau, qu'on n'a pas avec lui d'aparté. En ce sens, la peinture est originellement un art de compagnie – comme il y avait autrefois des demoiselles de compagnie – et le théâtre – fondamentalement — une prestation heureuse en psychologie des foules, comme l'est l'art oratoire : il n'y a pas de théâtre du seul.

Si l'écrivain avait la possibilité d'assister, invisible, au genre de tête-à-tête qu'entretient dans la solitude un de ses lecteurs, avec un de ses livres, il serait sans doute choqué du « sans façons », et même de l'extrême incivilité, qui s'y manifeste. Ce tête-à-tête est un mélange déconcertant de distraction et d'attention. La lecture est coupée, le plus souvent à des intervalles inégaux et assez rapprochés, par des pauses de nature diverse où le lecteur allume une cigarette, va boire un verre d'eau à la cuisine, ou replace un livre dans sa bibliothèque, ce qui l'entraîne à en feuilleter un moment un autre, téléphone une commande qu'il

avait oubliée, ou s'informe des résultats du tiercé, vérifie l'heure d'un rendez-vous sur son agenda, ou repose un moment le livre sur la table pour une rêvasserie intime, dont le seul lien avec le contenu du livre est souvent celui du coq-à-l'âne. En gros – mobilité en plus – c'est le comportement moyen en classe d'un élève qu'on jugerait plutôt dissipé.

Qu'est-ce qui permet la bonne entente paradoxale de ce comportement distrahit d'un isolé qui semble occupé à « tuer le temps » avec une lecture qui en fin de compte s'achèvera pour lui lisse, rassemblée, sans couture, exempte de toute solution de continuité ?

Pour tenter d'y répondre, il faudrait prendre en compte les singularités qui marquent les rapports d'un lecteur avec son livre. Il ne s'agit pas ici de la présence passive, entièrement évasive et congédiable, qui est celle d'un tableau accroché à un mur. Ni, non plus, de la parenthèse temporelle, rigoureusement close et même minutée, dans laquelle nous enferme, l'audition d'un morceau de musique. Le lien, qui relie le lecteur à sa lecture est certes inséparable de l'écoulement du temps, mais rien n'en marque la durée, le rythme, ni la fin, ni même la continuité (que de livres lus par tranches successives, que séparent parfois de longues années !) Un livre se perd de vue et se retrouve, tantôt fané, tantôt réarmé de séduction. Sa beauté est journalière, au sens balzacien ; il a ses bons et ses mauvais moments. On connaît avec lui la séduction à laquelle on cède trop vite, tout comme la lente reconquête, par des qualités d'abord voilées. Il se prête à des découvertes successives (tout n'y est pas apparent tout de suite) à l'automatisme de l'accoutumance, à l'usure rapide du premier éblouissement, tout comme à l'entente parfois nouée jusqu'à ce que la mort advienne. Il voyage avec nous, parfois convivial et disert, parfois plus fermé qu'on ne voudrait. Il vieillit près de nous, tantôt comme un vin, tantôt comme une femme, tantôt passivement, tantôt activement ; il ne déserte jamais tout à fait la mémoire ; on vieillit avec lui : commode, présent, familier, logeable. Bref, les rapports qu'on a avec lui sont, plus que pour un autre produit de l'art, proches de ceux qu'on entretient avec un vivant, qui, entré une fois dans votre existence, y reste, en sort, y revient, s'y fait place, s'éloigne, mais

avec qui le contact plus familier qui a été une fois celui de l'intimité ne laisse jamais prescrire sa note singulière. Disons-le : rien ne mène le mariage – le hasard de sa rencontre, ses aventures, ses aléas, les nouvelles relatives qu'il fait naître, ses séductions à éclipse, les pouvoirs muets de sa présence toujours disponible – comme les rapports qu'on entretient avec un livre qui compte. On regarde un tableau, on écoute une musique, on prend un livre – locution expressive ! – pour un mariage précaire certes le plus souvent, mais pourtant un peu comme on prend femme : pour un contact d'une intimité plus quotidienne que n'en procure aucun autre art. Quoi d'étonnant à ce que les rapports qu'on a avec lui dès le début revêtent le sans-gêne, assez vite rodé, qui naît de la vie commune ?

Livres de chevet... Nulle production de l'art n'est plus que le livre familière de la chambre à coucher, nulle ne nous parle davantage, toute réticence, toute litote larguée, et, comme dans une promiscuité intime, sur l'oreiller. Il n'y a guère de cohabitation en art qu'avec un livre. Il n'est pas sûr que cela ait été dans le passé toujours le cas. Les rapports du lecteur de l'antiquité avec son rouleau manuscrit étaient autres, peut-être à demi liturgiques : l'attitude, la lenteur des gestes, la station debout. Feuilletter un livre, et dans tous les sens, a été dans son histoire l'épisode dernier qui – autant sensuel que mental – a achevé pour lui la danse des sept voiles, a dévêtu le livre pour le lecteur comme aucune production de l'esprit ne l'avait encore été avant lui.

Mais le tête-à-tête avec le livre appelle d'autres réflexions. Elles concernent l'insigne faculté de dilution, d'émiettement et de fragmentation – sans perte réelle de présence, ni d'efficacité – qui est la sienne. Disloqué, démembré, par les trous, les distractions, les « absences », brèves ou prolongées qui sont celles du lecteur, on dirait que le livre repousse dans l'esprit (ainsi font les articles endommagés de certains insectes) et tend à reformer opiniâtrement son unité et son intégrité. Il est doué d'une aptitude insolite, à se rassembler dans l'esprit aussitôt autour d'un simple fragment, à recomposer sa figure intégrale à partir de ses éléments isolés. De même qu'il n'est guère possible d'évoquer quelque détail physique d'une personne qui vous est familière,

sans qu'elle reprenne vie sympathiquement et se réanime toute dans le souvenir, de même la faculté d'évocation caractéristique de la fiction écrite, ne s'exerce pas seulement sur les images et les souvenirs extérieurs à elle, mais s'exerce aussi de chacune de ses parties, même infimes, sur sa propre totalité. Si je reviens à une page d'un livre qui m'est familier, c'est le livre entier : sous ces espèces (comme on dit) qui vient me repeupler. La mémoire des livres est une mémoire bourgeonnante, étrangement multipliée parce que chacun de ses éléments est lui-même un petit monde toujours en puissance d'éclosion. Elle est consultable, et elle est un peu (ce n'est pas la mémoire d'une pièce musicale ou d'un tableau) monnayable, susceptible d'être introduite et de circuler – fragmentée, mais en fragments à son effigie – dans des milieux qui lui sont organiquement étrangers.

© éditions Corti

N.B. Ce texte a d'abord été offert par Julien Gracq à l'Association Amicale des Anciens Élèves de Henri IV qui a publié ce texte dans son bulletin annuel de février 2001.